

courage ; et avec ses vertus, notre langue, nos lois, nos droits civils, notre liberté, notre nationalité. La Religion comme la Patrie est intéressée à leur conservation ; parce qu'elle sait bien que du jour où ces biens nous seraient ravies, nous perdriions bientôt avec eux même ce qui doit nous être le plus cher, savoir : notre foi et les vertus qu'elle produit. Prions donc tous d'un commun accord en ce jour pour la conservation de tous ces biens temporels, afin que par leur bon usage nous méritions dans ce monde le respect, l'estime, l'admiration des peuples nos voisins, et, dans l'autre, la récompense éternelle promise à ceux qui auront été ici bas non moins bons chrétiens que bons citoyens.

Histoire de la Philosophie.

PAR LE RÉV. M. DESAULNIERS.

Voir aux Nos. 20, 21 de l'année 1864, pages 306, 322.

Nous avons donné l'année dernière le commencement de ce cours de philosophie professé au Cabinet Paroissial ; nous allons en continuer aujourd'hui la reproduction.

Nous n'avons pu reprendre plus tôt cette publication, parce que nous voulions donner à nos lecteurs, en entier, l'admirable travail de Mgr. Dupanloup sur la convention du 15 septembre.

On peut voir aux Nos. 20, 21 de l'année 1864, comment le Rév. M. Desaulniers a commencé à parler de l'histoire de la philosophie, en s'occupant surtout de Platon et d'Aristote. Dans la leçon présente, il passe à la philosophie du moyen-âge, et après un exposé historique sur la marche des idées pendant les siècles chrétiens, il expose la philosophie d'Aristote telle qu'elle a été commentée par St. Thomas d'Aquin. Ce sera l'objet des analyses suivantes :

2ÈME LEÇON DU COURS.

M. Desaulniers dit, en commençant, que l'on pourrait penser qu'après avoir parlé de Platon, considéré en lui-même, il s'occuperait de même exclusivement d'Aristote et de son système philosophique tel qu'il l'avait établi ; mais que ce n'était pas son intention et qu'il présenterait Aristote tel qu'il a été interprété et commenté par les docteurs chrétiens, mais surtout par St. Thomas, l'Ange de l'Ecole et le prince des docteurs. C'est surtout ainsi qu'on peut mieux connaître et comprendre Aristote, éclairé et illuminé parce qu'il y a de plus pur dans la science chrétienne ; mais à ce sujet, il y a, dit-il, quelques observations à faire :

D'abord, quoique tout le moyen-âge ait parlé d'Aristote comme du philosophe par excellence, et lui ait souvent donné le titre de *maître* dans la science, il ne faut pas croire, en aucune manière, qu'on l'ait suivi aveuglément dans toutes ses idées. On l'a pris, il est vrai, comme point de départ de la science, comme texte des diverses investigations philosophiques, mais la doctrine de ces temps, enrichie du génie de tous les siècles, a incomparablement augmenté l'héritage laissé par Aristote, et c'est avec d'immenses accroissements ajoutés par les grands docteurs chrétiens, que sa philosophie est devenue la base de toute la science moderne.

Ensuite, il fit aussi remarquer que si dans la philo-

sophie chrétienne on a exalté St. Thomas, on ne prétend pas lui donner, exclusivement à tout autre, le premier rang, ni exclure aucune autre source de la connaissance humaine. De même que l'on admet volontiers ce que la philosophie payenne a trouvé de juste et de légitime, on ne veut pas non plus séparer St. Thomas de ceux qui l'ont précédé parmi les grands maîtres de la science chrétienne ; ainsi, nous respectons en particulier St. Augustin et nous maintenons le fameux adage de l'école chrétienne philosophique :

Augustinus, cui euse ne anteponas quemquam.

Mais si nous prenons St. Thomas, c'est que ce grand maître a mis et réuni en corps de doctrine ce qui se trouvait disséminé dans St. Augustin et dans les autres ; et en cela nous ne leur faisons pas de tort ; car nous savons bien que St. Thomas ne s'est séparé de ses devanciers sur aucun point essentiel, n'excluant rien, rendant à chacun ce qui lui appartient, mais résumant dans sa doctrine toutes lumières légitimes, soit qu'elles appartiennent à la doctrine payenne ou à la doctrine chrétienne.

Ces réserves faites, le savant Lecteur entra ainsi en matière :

Jusqu'au VII^e siècle de l'ère chrétienne, un des points les plus remarquables du globe était l'illustrée cité fondée par Alexandre-le-Grand et qui portait son nom.

Or, cette ville d'Alexandrie, située sur la Méditerranée, à l'extrémité de l'Egypte, à l'embouchure du Nil, au confluent des diverses civilisations de l'Orient, du Sud et de l'Occident, remplie de monuments magnifiques, de palais splendides et d'académies célèbres, attirait les regards et l'admiration du monde entier.

L'un des plus beaux monuments était ce phare qui illuminait les ténèbres de la nuit, éclairait les navigateurs et les guidait au milieu des écueils de la mer. Mais ce phare si admiré n'était lui-même qu'une faible image d'une lumière bien plus éclatante et plus précieuse qu'Alexandrie, par l'enseignement de ses savants, répandait dans l'univers, propageant les lueurs de la science non seulement par ses écoles, mais aussi par sa bibliothèque si connue, où s'étaient accumulés, depuis de longues années, les trésors de la science dans la suite des siècles, dans tous les genres et toutes les langues, un nombre de six milles volumes ; trésor précieux qui s'accroissait sans cesse, et où ses sages venaient puiser chaque jour des lumières et des richesses nouvelles.

Quelles ressources immenses pour l'avancement de la civilisation, dont tous n'avaient peut-être pas fait le meilleur usage, mais qui eussent été d'une si grande utilité pour les siècles à venir !

Or, vers ce temps, des hordes de barbares arrivèrent de l'Orient, répandant la destruction sur leur passage. Arrivés à Alexandrie, ils ne respectèrent rien des grandeurs et des beautés de cette illustre cité ; ils renversèrent les palais, les monuments, ils détruisirent les écoles ; et leur chef, le sauvage Omar, mit en cendres cette belle bibliothèque, le plus précieux trésor qui s'y trouvait. Les siècles ont passé, Alexandrie ne s'est pas relevée d'une telle infortune, elle n'a rien recouvré de son importance et au milieu de ses ruines, elle n'a plus montré, au lieu d'une population riche de cinq cents mille âmes, qu'un ramassis de quelques milliers